

L'assimilation et l'excès de l'acte sur le logique*

René Guitart

1. Le concept ou l'événement. 2. Le dépli littéral. 3. Du vrai à l'assimilation. 4. Paradoxalité de l'idée de logique de l'excès. 5. Au bord de la crise. 6. La double ronde de l'excès et du logique. 7. Le bord et le franchissement. 8. Augmentations, diminutions : tricotage de l'acte. 9. Assimilation et rythme.

1. LE CONCEPT OU L'ÉVÉNEMENT. Commençons¹ en posant – contrainte « ouphippienne » de circonstance – l'hypothèse inverse de la coutumière, qui trop souvent va de soi, et qui fait prévaloir le savoir et la connaissance sur le savoir-faire, la conception sur l'acte. Ici donc, c'est l'axe « événementiel » de l'acte d'intervention et invention ouvertes, du va-et-vient entre virtuel et actuel, de la ressource de sujet enfin, qui supplantera l'axe « ontologique » du logique de l'économie et de l'échange, de la réalisation entre potentiel et réel, autrement dit de la réserve de substance.

Aussi considérera-t-on que le risque vaut mieux que la garantie, que l'intempestif est préférable au planifié, etc. La pensée assurante du concept ne sera pas alors conçue sans supposer la pensée de l'exercice risqué ; on mettra en réserve l'épistémologique, au profit de l'agonistique. Ainsi, le linguistique ne vaudra que comme fragment du discursif, et l'énonciation prévaudra sur la proposition. La question du « faire » prévaudra sur celle du « comment » qui prévaudra à son tour sur celle du « pourquoi ».

On laissera de côté l'idée de la technique prise comme pointe dernière de la métaphysique, lieu d'évanouissement du souci de l'être, etc. À rebours, la question de la technique sera versée au champ de l'enjeu de l'effectivité de l'acte de penser, de la question donc de la pensée comprise comme artisanat. Il est décidé que cette compréhension est ce qui vaut d'abord. Dans cette disposition, la question de l'être se trouve donc en entier versée au titre du devenir, lui-même consistant d'un calcul et de la question de qui fait le calcul – en reprise d'une expression de Nietzsche –, consistant de l'intervention en acte. Ou encore : l'enjeu du « même » est remisé dans le travail du « change ».

* Paru dans *Mélanges Jacques Roubaud*, Mezura 49, Inalco, 2001, 209-227.

¹ en développement d'un exposé au Colloque *Les logiques de l'excès*, 6-7 novembre 1999, Paris.

C'est dans ce biais que nous en venons à la question, que les oreilles avisées entendront comme toute *lussono-roubaldienne*²:

Qu'en est-il du réel du croisement de l'acte et du logique, sous condition de l'alternative du même et du change ?

2. LE DEPLI LITTERAL. En effet, d'un côté, dans le champ logique classique, qui s'occupe donc du concept en tant que proposition, il va de soi que le vrai est immuable, et que le change n'y vaut rien ; et, de l'autre côté, dans le champ de l'acte, il va de soi que le même change, et que sans change, l'acte ne vaut rien. Le croisement est donc dans l'acte d'énonciation par un locuteur d'un énoncé qui fera proposition logique : pour que cela tienne, il faut, du côté logique, du même, et, du côté de l'acte, du change. Ce qui s'entend du reste dans l'équivoque du mot « énonciation », lequel vaut, communément, pour ce qui est produit par l'acte d'énoncer et aussi bien pour cet acte lui-même.

A cela s'ajoute deux gestes standards, vers le logique ou vers l'acte.

Premièrement, la division ou localisation spatiale des valeurs de la logique : est permise une variation du vrai, variation réglée de place en place, en quelque sorte continue. Le vrai est indexé par sa place. Il est, dans un modèle, écrit comme la place vraie de chaque terme. Soit l'idée de topos, pour voir.

Deuxièmement, la cumulation temporelle des qualités d'objets : ce qui dans l'acte disparaît et devient inactuel est post-noté, comme ce qui apparaît et devient actuel est pré-noté. Alors globalement tout est conservé, est « le même », mais les statuts changent : ceci est noté comme virtualité, ou cela est actuel. L'acte est noté comme le passage d'un état du monde à un autre. Soit l'idée d'automate, pour prévoir.

Ce sont là, topos et automates, les deux ressources qui, sous condition nécessaire d'une pensée admettant le détour par la multiplicité (des places ou des qualités), nous permettent un certain « change » dans le logique, un certain « même » dans l'acte. Voilà par où, techniquement, au point de la manipulation de lettres algébriques, pourraient interagir le vrai et l'acte ; la ressource littérale du dépli du vrai et de l'acte peut tenir au geste de croiser les fils de ces théories.

² On soulignera l'importance de cette question dans celle du rythme, à quoi on reviendra au n°9, à propos du lien entre rythme et même.

Les graphes de Cayley, les catégories d'hypermorphismes d'Ehresmann, ou les fibrations de Grothendieck, sont des avatars techniques disponibles pour nos pratiques du dépli littéral du monde, par quoi donc, dans l'homogénéité du jeu littéral, quelque chose de l'événement et du concept communique, par où nous pouvons toucher la pulsation entre « l'acte-en-cours » et « le logique-qui-fonde ».

Le jeu de lettres, second, que nous pouvons faire nous-mêmes, par où la vérité du concept et la factualité de l'événement se peuvent, un peu, noter et communiquer, se conserver et s'échanger, voudrait rendre compte d'un autre jeu, premier donc, réel et visé, qui n'est plus de lettres, mais qui est d'un mouvement d'actes circulant entre des concepts posés ; du moins si, bien évidemment, les facilités et difficultés du second jeu sont homologues à celles du premier. De ce second, on attendra donc moins un « effet de savoir » qu'un « effet de pratique » qui fasse écho. C'est-à-dire que l'intelligibilité que l'on espère ne sera pas donnée en théorie, mais dans le travers de l'affect pour l'entendement de certaines pratiques littérales, ce qui ne vaut pas moins au régime de la vérité, quoique ça ne puisse pas nécessairement se dire en forme : cependant, alors, cela reste assignable comme écart dans la langue.

Encore insistons sur ceci que de nos lettres et schèmes nous désignons tant des contenus propositionnels que des actions. Cette mixité proposition/action est aussi importante à nos yeux que celle, clairement dédagée par Viète, de désigner par des lettres, aussi bien les inconnues que les connues, geste par lequel se fonde l'efficace de la pulsation algébrique. Ici, c'est le langage de la théorie des catégories qui assumera la fonction de passeur, dans la mesure où les catégories se « lisent » aussi bien comme modèles de connaissances que comme modèles d'actions. Ce que prouve d'ailleurs la capacité unificatrice du catégoricien, par laquelle il se rend incapable de penser le sérieux de la différence entre disons, topos et automate : il saura, très vite, insérer l'un dans l'autre. En particulier, la flèche " \rightarrow " s'interprètera aussi bien comme signe d'une mêmeté ou d'une assimilation que comme signe d'un change ou d'une transformation, et, par suite les propositions d'identités et les faits d'actes pourront se mêler dans l'homogénéité du niveau littéral.

Point clé de la pulsation « modélisatrice » : il importe, dans le jeu littéral, de perdre un peu de vue cette volonté de désigner « quelque chose au monde », acte ou proposition. Il faut admettre que, – et c'est la même pulsation encore –, l'écriture se lit sous condition de rater deux fois : elle rate à représenter quelque chose d'autre, et elle rate aussi à se représenter elle-même.

C'est dans le coin de cette bifurcation que du sujet se glisse, et travaille son interprétation qu'il lit. Que l'acte interprétatif équivoque soit possible, voilà ce qu'il y a, et ce que fonde l'écriture, alors que la référence qui irait de soi, que l'écriture donnerait comme connaissance, fait toujours défaut.

C'est aussi dans ce même coin, là où ça rate à référer, que la littéralité réussit, puisque c'est là que sa fonction aveugle de déploiement de ses termes s'exécute librement, hors sens, et au-delà de la maîtrise de celui qui fait le calcul.

Le fait est qu'une théorie de la modélisation ne vaut que si elle n'ignore pas absolument la question du *même&change*, la tension entre l'identité close et la différence ouverte³. Il convient là de poursuivre avec insistance les propositions de *Change de forme*⁴, en particulier celles des contributions de Jacques Roubaud (I.A- Présentation d'une théorie générale du changement) et de Pierre Roubaud (I.B- L'objet qui change). Si l'axiome de base était « tout change », il faudrait vite le changer, parce que « la pensée ne peut pas penser le changement pur et ne peut pas penser l'identité pure » (Paris), et « le langage ne peut probablement pas l'énoncer » (Zumthor). Ce qui importe c'est que, comme l'avance Roubaud, « le change complet n'existe pas, s'il ne s'oppose pas quelque chose qui n'est pas changeant », et c'est que, comme ajoute Lusson, « c'est cela, le langage ».

Et c'est là que la flèche "→" prend son rôle de représentation équivoque, tantôt de « même », tantôt de « change »⁵, par quoi quelque chose de l'intervention des sujets se peut écrire, se déplier en jeu de lettres. Il s'agit bien, par là, de traiter de la poule qui trouve un œuf ; on veut dire du sujet qui se mire dans la langue, fasciné par la tension du même et du change. Alors, encore les paradoxes de la prétention du littéral : pourquoi fixer une variation dans une lettre, et aussi bien faire varier les désignations de ce qui reste une même donnée, ne seraient-ils pas seulement de vains délais avant d'avouer ne rien savoir d'essentiel ? La réponse commence en insistant sur l'importance du jeu des deux aspects ensemble, puis en soulignant l'importance de « s'y mettre » au lieu que « d'en concevoir ».

³ autre façon encore de poser la question du rythme.

⁴ *Change de forme*, Colloque de Cerisy-la-Salle, 2-11 juillet 1973, 10-18 n° 976.

⁵ ce qu'on pourra penser comme « faire flèche de tout bois ».

3. DU VRAI A L'ASSIMILATION. La croisée du concept et de l'événement, de la logique et de l'intervention, quand on veut l'écrire en rigueur, c'est la mathématique que l'on rencontre, la mathématique pensée du point du passage à l'acte ; posons qu'on pense par ce biais le primordial de la question.

La mise en relief de la dimension du faire, de l'acte et du savoir-faire, et cela contre le savoir, le « vouloir savoir » et le compte-rendu après-coup, marque, dans le cas des mathématiques, un enjeu, qui est celui de la « pulsation mathématique »⁶, pour nommer le savoir-faire propre du mathématicien ; savoir-faire qu'on ne confondra pas avec son imaginaire, quand bien même il s'agirait là de ce qu'il pense de son savoir-faire ou bien même de son acte, mais qui pointe plutôt vers le vacillement rigoureux nécessaire qui est spécifique, - que ce soit pour définir ou pour calculer -, au temps de l'invention mathématique.

L'invention mathématique est sous condition d'un savoir-faire pulsatif entre sens et non-sens, d'un engagement absolu conjoint paradoxalement à une réserve totale ; bref, d'une capacité de passage à l'acte dans la tension du même&change.

Ensuite, au lieu même de la créativité mathématique, le vrai n'est garanti, ultimement, tous calculs achevés et apprivoisés, que de l'évidence dans l'entendement, que d'admettre l'avoir lieu de l'intervention du sujet mathématicien, et, plus précisément d'admettre la non-maîtrise, au champ des savoirs, que l'évidence suppose : telle proposition est vraie précisément lorsque j'abandonne de fait la question du doute à son propos. Le vrai tient donc à la vivacité d'une certaine pulsation active entre évidence et doute, à son extinction, dans l'intime de chaque subjectivité, et ceci en tant que répétable en tous, qu'objectivable. Entendons bien ici la distinction importante entre l'évidence comme affect, en question ici, et l'évidence comme jugement, ce qui serait une autre histoire.

Ainsi, on posera un premier point : l'élaboration mathématique, tant l'invention elle-même que le constat de vérité, cela passe par l'acte, cela tient de la traversée de l'acte par un sujet. La traversée de l'acte mathématique est sans garantie, le sujet n'y a pas pied. Il est question alors d'un « faut l'faire », et de « s'y mettre ».

⁶ R. Guitart, *La Pulsation Mathématique*, rigueur et ambiguïté, la nature de l'activité mathématique, ce dont il s'agit d'instruire, L'Harmattan, octobre 1999, Paris, 336 p.

Par suite, il semble que la logique des mathématiques ne puisse pas indéfiniment rejeter comme impertinente la question de l'acte et du sujet, et, plus précisément, qu'elle doive chercher à exprimer comment et pourquoi est possible, en particulier, le passage à l'acte mathématique, et cela dans toute l'ampleur de sa paradoxalité, de son excès sur la maîtrise logique. Pour le dire dans notre terminologie, il est donc question, comme logique, de déterminer les conditions de la pulsation mathématique.

Ce qui est problématique, puisque, en principe, l'éviction du sujet est le premier pas du logique⁷, tandis que, je viens de l'esquisser, la pulsation touche justement à la mise en avant du sujet par l'acte, pour l'acte. En effet il s'agit alors ici de déterminer la dimension de l'effectivité de l'acte et de l'intervention hors maîtrise d'un sujet, au titre de ceci : comment s'écrit à la lettre que ce premier pas du logique, qui consiste à s'abstraire du sujet, est un faux-pas ?

La question à l'adresse de la logique devient : comment la logique peut-elle se développer à ses propres yeux comme initialement constituée de son faux-pas en elle-même ?

Un premier élément de réponse serait le suivant : la pulsation mathématique aurait lieu comme suite d'une autre pulsation propre à l'entendement entre évidence cartésienne et étrangeté freudienne⁸ ; cela pour considérer que l'origine est une intention, elle-même agglutinée à un affect, d'évidence/étrangeté. Je dis la chose ainsi : il se trouve qu'il y a de l'affect d'évidence, de l'affect d'étrangeté ; prenons donc ce fait comme moteur originaire, et voyons comment l'intention de reprise s'y inscrit, comment de là les faits s'ensuivent.

On peut affiner alors la question adressée ici à la logique ainsi : comment, suivant quel procédé « physique » objectif (et sous l'impulsion donc, admettons-le, de ce moteur nommé la « pulsation évidence/étrangeté ») a lieu le passage à la « pulsation mathématique », considérée comme propre de l'acte mathématique ?

Dans le fil de la progression

intention – volonté – projet – action – acte,

⁷ Sur le rapport de la logique et du sujet, on écouterait aussi Morris Kline quand il dit : Logic is the art of going wrong with confidence.

⁸ R. Guitart, *Évidence et Étrangeté*, mathématique, psychanalyse, Descartes et Freud, PUF, octobre 2000, Paris, 192 p. On trouvera là, ce qui n'est pas notre sujet ici, l'explication de comment mathématique et psychanalyse s'articulent sur leur noyau commun qui est la question du passage à l'acte dans la littéralité.

c'est au dernier instant, entre l'action décidée, encore porteuse du projet et de la volonté, et l'acte, événement autonome que l'on rencontre, que se marque le passage à l'acte, la dessaisie par le sujet de son projet, l'abandon de maîtrise nécessaire⁹. La question est donc maintenant la suivante : comment se nomme et se repère comme répétable et objectivable¹⁰ ce point de dessaisie d'où, ensuite, le sujet mathématicien est de fait dans la pulsation mathématique qu'il sait éprouver comme telle et admettre dans sa paradoxalité ?

Le nom que je propose comme réponse est : *assimilation*. Autrement dit je mets en place la séquence :

évidence/étrangeté – différence – assimilation – pulsation mathématique,

j'intercale entre les « affects dans l'entendement » qui suscitent l'acte, dans un redoublement du jeu des différences, et le passage à l'acte réalisé, et « vérifié » par le sujet comme pulsation, ce qui pourrait être considéré comme le « nom scientifique » de « l'intervention de sujet », le *nom de l'acte*. Par ce nom, « assimilation », on entend donc cet acte de prendre, de façon sue ou non sue, sans « raisons », un « a » pour un « b ». C'est la forme « positive » du redoublement des différences, mais, ce point, je ne le détaillerai pas ici.

Je retiendrai pour l'instant ceci : de l'acte d'assimilation est nécessaire à l'invention et à l'émergence de la connaissance du vrai.

Croire à la substance ou bien au fondement fixe, seulement, se tourner exclusivement vers le passé et l'origine à l'endroit de l'être, ne pas considérer la question du vrai du point du change à venir, dénier la portée de cet envers, c'est le faux pas de la logique en elle-même ; une sortie de l'ornière serait d'admettre que l'on peut commencer par la nécessité de l'assimilation considérée comme méprise fondatrice.

4. PARADOXALITE DE L'IDEE DE LOGIQUE DE L'EXCES. Dans l'à côté de son rapport au plaisir, l'*assimilation*¹¹ sera le nom de ce qui sera repérable

⁹ « On décide une action, c'est l'acte qu'on rencontre » (G. Mendel, *L'acte est une aventure*, éd. la découverte, Paris, 1998).

¹⁰ « objectiver » est à prendre ici au sens de « élaborer comme objet scientifique ». L'objet scientifique ne comporte aucune substance différant logiquement (ou métaphysiquement) de ses propriétés. Il est intersection de relations répétables. Voir J. Ullmo, *La pensée scientifique moderne*, Flammarion, 1969, p. 56.

¹¹ et ici, pour ce mot, je renvoie aussi à J-C. Milner, *Le triple du plaisir*, Verdier, Paris, 1997, ou l'on retrouve (p. 23) ce point : « la relation de la chose au corps est fondamentalement pensée comme incorporation. Ainsi les causes de plaisir s'ordonnent-elles selon les voies qui permettent l'incorporation ». puis ceci (p. 28) : « Pour qu'il y ait incorporation, il faut une communauté de nature. Les modernes en conviendraient ; ils iraient même jusqu'à parler d'assimilation ».

comme objectivement fait, en dépit de la volonté de maîtrise et pour qu'une autre maîtrise peut-être advienne éventuellement, par le sujet qui spéculé quand il atteint la limite de la simple ratiocination, quand, dans la rationalité encore néanmoins, il admet du « pas tout » ici, il se confie au risque d'erreur, à l'irruption de l'autre du monde ; cette admission se marque toujours de fait du jeu insu de la métaphore, c'est-à-dire de l'Erreur elle-même, des errements, de ceci donc :

prendre des vessies pour des lanternes.

Ce qui a lieu bien entendu dans le registre du malentendu entre même&change. L'*assimilation* c'est la question du même&change, encore, mais, cette fois, envisagée du point du passage à l'acte plutôt que de celui du jugement : il n'est plus question de dire ce qui reste identique et ce qui varie, mais de faire « travailler » ensemble l'identité et la variation, des choses comme des jugements.

Ce nouveau nom pour le même&change offre une nouvelle possibilité de tenue de la question : au point précis de l'action mathématique. C'est bien là, dans le point de décider si c'est confondu ou distinct, si deux sont, à un certain titre, le même, un seul donc, ou, au contraire, effectivement deux, différents, dans le point de décider si justement il y a une assimilation, ou bien s'il y a de la variation distinctive, que tout se joue.

L'essentiel alors, et c'est par là que l'on est pile poil sur la question de l'acte et de ce qui dans l'acte, considéré comme rencontre d'une autonomie autre, excède sur le logique, c'est ceci : toujours de l'assimilation ignorée a lieu et est nécessaire à la tenue de ce qui se tient, dans le semblant d'un autre jeu d'assimilation annoncées. Autrement dit, il faut une incomplétude de la saisie du jeu des assimilations en cours pour que ce jeu prenne.

L'assimilation, dans le fil des inventions et vérifications mathématiques, est bien découvrable et repérable, pointable. La question est alors ici, du côté du questionnement logique, l'incomplétude ou le sans fond qui lui est nécessaire ; c'est, on l'a dit, par ce biais que de l'acte est soupçonné. L'activité mathématique se fonderait alors du sans fond de l'incomplétude d'un jeu sans fin d'assimilations ; ou, pour tout dire aussi, elle se fonderait du passage à l'acte des mathématiciens, et ce passage nécessitent les jeux d'assimilations.

On concevra bien ce passage à l'acte comme un excès, l'assimilation comme l'abus dont l'excès de faire des mathématiques s'ensuit. L'assimilation est bien un abus, un abus de lettres. Cet abus est franchissement d'une limite, de la limite à laquelle en principe le logique se tient : celle du clair et du distinct. C'est-à-dire que, en bon principe logique, il est impossible d'avancer d'un seul pas qui ne soit pas donné et éprouvé comme clair et distinct. L'acte comme engagement et risque de pensée est un pas de côté par rapport à ce principe logique, et, de son côté, la logique en son premier pas met de côté l'acte, suspend la question de l'intervention et de la rencontre, de l'effet de bord. Le point est alors ceci : comment la logique peut-elle être « de l'excès », soit du franchissement de la limite, de l'oultre passément du bord ? Comment se peut-il que la logique, qui est d'abord précaution et a fonction de garantie, puisse avoir de la prise sur le risque ?

La réponse que je tente est bien ceci : en effet il y a de l'excédent dans l'acte vis-à-vis de l'ordre logique, et l'assimilation le pointe comme un excès ; les calculs et supputations relatifs à ces assimilations valent alors pour « logique de l'excès », « logique du passage à l'acte ». Par « logique de l'excès » on pourra entendre alors un jeu d'écriture procédant à une mise en scène de la question du bord, de son franchissement, procédant, plus en profondeur, à une mise en scène des jeux de l'assimilation.

En biais, à côté de la question du mathématique, j'observe que dans la langue, sous l'angle de la question du discours, et pour le sujet parlant, on retrouve, au même titre du jeu du savoir-faire contre le savoir, le parler proverbial contre le parler catégorique, l'autorité contre le vrai, ou encore le frayage dans la langue contre la construction d'un échafaudage dans le vide.

De ce point, tant du côté mathématique que du côté de la parole, l'idée de logique de l'excès est donc paradoxale. D'une part, le logique serait du côté catégorique du vrai et du savoir, du vide à investir, et, d'autre part, l'excès serait toujours celui de l'opacité d'un acte, d'une coupure dans le plein, dont le logique ne pourrait jamais se ressaisir qu'a posteriori. Autrement dit, l'expression « logique de l'excès » vaut comme programme de débordement du logique sur lui-même en vue d'arraisonner l'acte et l'effectivité d'un sujet qui lui échappe par principe. Ce à quoi j'ai donc avancé que l'assimilation peut valoir.

5. AU BORD DE LA CRISE. On doit donc ne pas méconnaître ce qu'il y a d'excessif à l'abord logique de la question de l'excès, c'est-à-dire, à un abord qui, comme l'idéologie ensembliste, dénie qu'il y ait du bord, qui donne tous les bords pour vide, dénie la question du franchissement des frontières ou de passage par dessus les bords, qui de fait ne sont pas nuls ou absents, et dont la présence laisse des traces. La trace privilégiée à considérer donc dans notre entreprise est ainsi en priorité l'« opérateur » qui donne le bord, qui le désigne. Il nous faut donc quelque chose comme une possibilité d'écrire le bord de X si X déjà est écrit. Ce bord sera noté $\nabla_s X$, ce qui se lira : « *bord de X pour s* ».

Dans une logique classique, le bord d'une proposition X est toujours le vide (le faux). Ainsi l'axiome de ce classicisme se formule :

$$\nabla_s X = \emptyset.$$

Pour revenir au cas des mathématiques, c'est précisément une telle logique, de l'effectivité de l'acte d'un sujet, que demande l'analyse du travail du sujet mathématicien, et ses éléments se trouvent dans les analyses mathématiques de l'équivoque et de l'impossible.

Par exemple, les logiques modales pourront situer le bord comme l'intervalle entre la nécessité et la possibilité, ce qui conduirait à la détermination :

$$\nabla_s X = \text{pos}X \setminus \text{néc}X,$$

indépendante de s.

Un autre exemple serait l'approche topologique, où le bord signifierait la frontière, voire la frontière « vue » depuis s, si s est interprété comme un « point de vue » sur X.

Ce dont il s'agirait en général serait de comprendre la pulsation mathématique au titre d'un jeu d'assimilations insues effectuées de fait, simultanées à l'usage de sur-déterminations apparemment impertinentes.

Autrement dit, on tentera de répondre à la question suivante : faire des mathématiques a quelque chose d'exagéré face aux canons du logique ; de quelle « logique » cet acte relève-t-il, nonobstant cette exagération ?

Ce serait d'une logique de l'excès ou de la crise, et cela s'écrirait dans un jeu d'effets de bords, jeu éventuellement ultérieurement effacé. L'effectivité de la pratique de cette logique se

toucherait au moment d'écrire des conditions de bords et de contacts et de coupures, en surplus à ce qui s'écrit classiquement des propositions. L'effet de sujet, usuellement clandestin, s'inscrirait là, au point où s'indique un bord ou son franchissement possible ou nécessaire, ou hasardeux, voire radicalement fortuit. Ainsi, le dépliage littéral des conditions de contenus et d'actes, en quelque topos et autres automates, en tant qu'il fait signe de l'errance interprétative des sujets, s'incorporera la ressource des signes du topologique, du bord ou de la limite. La subtilité du modélisateur ne confondra pas cette possibilité scripturale d'une certaine spatialité à signifier du sujet, avec l'effet, en acte, de spatialité dans le travail du modélisateur avec les schémas et diagrammes de ses pratiques. Mais il serait bon que ces deux aspects ne soient pas sans rapports.

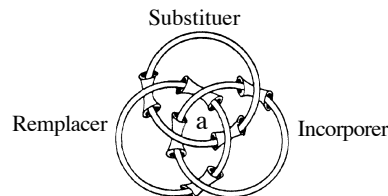
6. LA DOUBLE RONDE DE L'EXCES ET DU LOGIQUE. L'acte, et en particulier celui de penser, est le point aveugle du logique. Je veux souligner ainsi que, d'une part, la logique n'aurait pas lieu d'être sans la question de la gestion des actes et interventions des sujets, et disons même d'une gestion objective, où l'acte serait donc répétable, serait objet scientifique, et, d'autre part, la logique ne peut se construire que sur la base d'un oubli de l'acte comme événement, comme intempestif, irrépétable, ingérable. Elle suppose un monde tranquille.

C'est dire le côté ténu de l'intérêt du logique, que de tenir seulement au répétable de l'intempestif. Mais nous n'avons pas mieux à faire que ça, d'aller jusqu'au fond de cette bêtise.

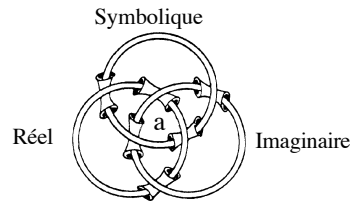
L'acte, je le marque de l'enjeu de le lire comme inscription d'une architecture d'assimilations, comme récit de dévorations du temps.

Et ceci se développera du fait de considérer l'assimilation comme le nouage de trois verbes : nouage dont les volutes se dessineront d'un seul principe de calcul : le calcul des Augmentations et Diminutions, dont les signes sont b et d. Ce que je vais commencer à développer.

Donc j'avance d'une part que l'assimilation "a" tient comme le nœud « Remplacer, Substituer, Incorporer », soit en bref, R, S et I,



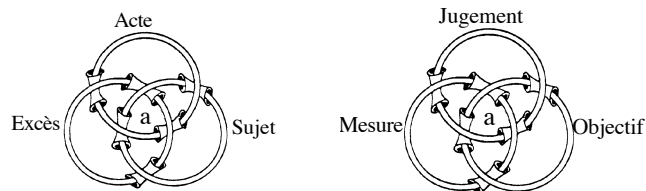
ce qui bien sûr est fait pour renvoyer à « Réel, Symbolique, Imaginaire », et au borroméen dont le « trou » serait l'objet "a" de Lacan, et par où se dessine la configuration du logique



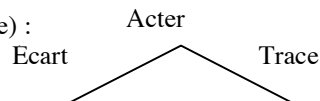
Et, d'autre part, je propose que le « calcul » déterminant le bord vienne de quelque chose de plus « profond », je veux dire le calcul avec b et d (augmentation et diminution), et avec bd et db (remblai et déblai).

Arrivé à ce stade, je dois expliquer d'abord comment de la considération (ternaire) du concept d'assimilation quelque chose peut se penser à propos de l'excès de l'acte sur le logique, et je devrais expliquer ensuite comment, sur la base d'une donnée d'assimilations premières, un calcul de b et d s'ensuit, et comment, de là, un opérateur « bord » se détermine.

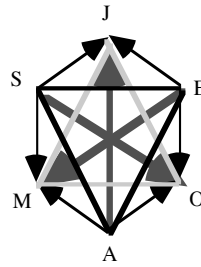
Ici le lecteur aura compris que ma proposition tient elle-même à deux « assimilations » ou « identifications » bien distinctes entre elles : d'un côté sont assimilés « assimilation », « acte » et « excès » et « sujet », de l'autre sont assimilés « logique » et « hors-sujet » ou « objectif », ce qui s'entend aussi comme l'assimilation « jugement », « mesure », « objectif ».



On voit là les deux côtés, les deux manières de lire le triangle (anagrammatique) :



Ou bien encore le jeu de six termes à disposition sur un hexagone logique « à la Blanché » :



Ce qui se développe en question du logique clair et distinct, ou du vrai : soit la *figure de la logique*, et en question de l'assimilation et passage à l'acte, ou du féroce : soit la *figure de l'assimilation*. Et ces deux figures, on les met ensemble, soit « l'arrose d'événements » ou « la double ronde de l'excès et du logique » :

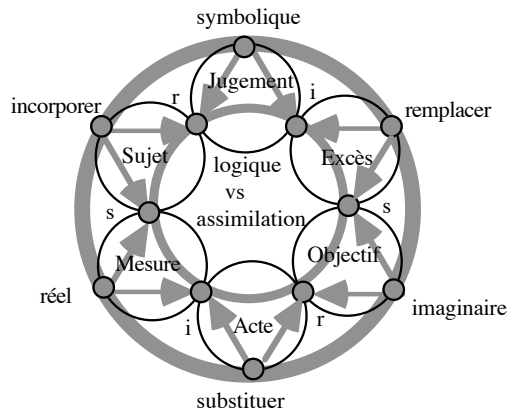


figure de l'arrose d'événements

Ainsi ou ainsi, du point de l'évidence ou de celui de l'étrangeté, ou mieux encore de leur différence et/ou mêmété : ce logotope situe en effet ceci : en quoi l'évidence/étrangeté, soit la co-présence des aspects interprétatifs du cycle de six cercles de trois, est en position de problème cause de la question qui s'appelle « logique de l'excès ». Ainsi je constitue pour mon compte le problème. Ainsi, à prendre l'assimilation pour l'acte, c'est ainsi, suivant ce logotope, que logique et acte se noueraient, sauf que l'hétérogénéité entre les deux, l'excès précisément, ne s'y lit pas.

Et, ensuite, je me répète, faire des mathématiques suppose un excès sur l'ordre tranquille du logique, suppose le passage à l'acte de se mettre à assimiler, et, par conséquent, la logique véritable de l'activité mathématique doit aussi être logique de l'excès que cette activité constitue sur le présumé du logique.

Ce qui se noue, par la médiation de cette figure, entre l'excès et le logique, c'est bien la question proprement dite de l'acte, et pour nous ici, de l'acte générique qui serait celui du cannibale, qui dévore le même, ou pour le moins de l'acte de tout un chacun qui, symboliquement fait de même en imagination, lorsqu'il assimile, à son corps défendant. C'est bien le sens du titre : scruter ce qui se noue comme acte entre l'excès et le logique dans la mesure (sic) ou cela peut relever d'assimilations repérables.

D'où notre hypothèse indispensable : au moins, il y a l'assimilation, sue ou insue, mais toujours possiblement repérable, et c'est le calcul de cela qui constituera la figure de l'excès du côté de l'acte dont le logique s'est décidément démis. Et ce calcul vaudra pour l'annonce du devenir.

7. LE BORD ET LE FRANCHISSEMENT. A ce point, il nous reste donc ceci : examiner le travail de l'assimilation au regard de la double ronde de l'excès et du logique. Ce dont on espère le plus grand bénéfice plus tard dans l'établissement d'une logique de l'activité mathématique considérée comme, caractéristiquement, pulsative.

Voilà comment j'entends placer la question de l'assimilation. Pour commencer cette question de la tension entre le vrai et le féroce, l'avoir et l'être, et ainsi de suite, la logique et l'excès, soit la double ronde.

Puis, à travers la question de l'assimilation, le moyen, peut-être, de s'en saisir. Je vous laisse avec la fleur de la double ronde que je n'ouvrirai pas d'avantage maintenant, et je me tourne vers la question de l'articulation de l'assimilation avec cette fleur. La question est maintenant devenue : comment la question de l'excès de l'acte sur le logique, – soit la fleur de la double ronde –, se laisse-t-elle entreprendre du point de l'assimilation.

Mais d'abord : pourquoi l'« assimilation »? Parce que c'est de la sorte, par des assimilations, que l'hésitation de l'acte entre sens et non-sens se repère, se marque ; se marque donc aussi ainsi la distinction et le nouage entre le vrai pour tous et l'intervention idiote.

Et ensuite : comment ? Comment, par quelque alchimie ou algèbre de l'assimilation s'ensuit quelque jeu de lettres significatifs à propos de l'excès ?

La réponse que je propose est la suivante : l'acte est véritablement illogique et excessif, quand, par lui, les bornes sont dépassées, et qu'il n'y a plus de limite, plus même d'horizon. C'est bien par la question de la borne, de la limite, et du dépassement que quelque chose s'écrira de l'excès, et, en retour, de l'acte. Nous voulons donc un cadre formel qui permette de traiter du très, du trop, du trop peu, du presque rien, du pas grand chose, et de l'infime comme de l'énorme, soit d'écrire la qualité du hors-quantité. Ce que l'on fait généralement, c'est d'écrire le trop comme de la quantité surnuméraire. Par exemple comme l'infini, ou comme le transfini. Question de penser la qualité comme la sur-quantité. La sur-quantité est la marque du dépassement de ce qui limiterait à toute quantité recevable que l'on voudrait.

C'est bien par là, la question de la marque de la borne, de son possible dépassement, qu'il nous faut commencer. Il est curieux de noter que la logique classique, dans son lien – au demeurant légèrement incestueux – avec la théorie des ensembles, insiste à ne rien vouloir savoir de cette question de la borne marquée, du point de change, du lieu de franchissement.

Dans la figure de Pappas¹² nous lisons en haut « chaos » et en bas « order », et comme il y a une déformation continue de la première à la sixième ligne, il n'y a pas de solution de continuité. Ici donc, nous distinguons le bord « chaos » du bord « order », mais nous ne pouvons souligner cette distinction d'une coupure franche. De la ligne un à la ligne six quelque chose a clairement changé, mais on ne peut dire où ce changement a eu lieu.



Donc, disais-je, un ensemble n'a pas de bord, ou plutôt, son bord est vide. La question de « ce qui constitue l'emballage » dans lequel les éléments sont pris pour former un tout, et cela à l'exclusion exprès donc de tout le reste de l'univers, est explicitement ignorée, voire déniée. Autrement dit la théorie des

¹² empruntée à : Theoni Pappas, *The music of reason*.

ensembles pose qu'il y a de la distinction et mise ensemble, mais cela sans qu'il en reste trace.

Comme est déniée, et là carrément, que l'acte mathématique, en particulier l'acte d'avancement d'une définition, d'une preuve, ou d'un théorème, passe nécessairement par une exagération au yeux de la logique, qui se souligne de trois traits : le premier trait est que la logique n'explique pas pourquoi on se met à le faire, cet acte, et ce qu'on y espère ; le deuxième trait est que la logique ne dit pas pourquoi nous le faisons, malgré les ratages, ou grâce aux ratages ; et le troisième trait est que la logique méconnaît le caractère infondable de l'acte, ou bien son fondement sur l'assimilation insue qui a lieu au cœur de tout acte, y compris donc au cœur d'un acte mathématique.

Ainsi la logique classique laisse pour le moins très fortement entendre ceci : il n'y a pas de bord, il n'y a pas d'acte, et, encore moins d'acte de franchissement des bords. On n'en veut rien savoir. C'est exactement le contraire qu'affirme la théorie de la pulsation mathématique.

8. AUGMENTATIONS, DIMINUTIONS : TRICOTAGE DE L'ACTE. Nous en sommes maintenant arrivé à la question du rapport entre l'excès comme question du franchissement du bord, et donc question d'abord de l'écriture du bord, et l'assimilation, comme un excès nécessaire à l'intérieur de tout acte, mais surtout comme l'ingrédient depuis lequel se détermine le bord.

Tout excès est un acte, et contient de l'acte de franchissement de bord, et, par là prétend au bord. C'est bien pour entrer un tantinet dans l'écriture de ce qui du ratage est sûr, et dans une analyse centrée sur le décentrage, que l'on procède ainsi. Tout acte suppose un malentendu, une erreur et une absence de jugement, une assimilation infondée et fondatrice de l'acte. Et ce sera cet aspect de malentendu de l'acte qui s'écrira un brin dans les effets de bords.

Je vais donc distinguer clairement maintenant les trois termes : bord, franchissement du bord, assimilation. La question est transformée en celle-ci : quels sont les rapports déterminatifs entre ces termes ? La réponse que je propose est ainsi : on commence par l'assimilation, il en résulte qu'il y a du bord, et on représente l'acte du franchissement du bord par le bord lui-même, décision interprétative que je ne commenterai pas ici. Le « tricot de l'acte », ce qui en laisse trace et l'habille, ce sera donc le jeu de ces signes de bord en surplus des signes propositionnels proprement dits.

Il nous reste donc, sur les bras, cette énigme-ci : comment l'assimilation engendre-t-elle le bord ? Et la réponse que j'avance se trouve assez subtile, car elle emprunte une voie à priori non-évidente et indirecte, et elle est : par un calcul d'Augmentations et de Diminutions, dont, je l'ai déjà indiqué, les signes sont b et d. Il resterait à expliquer :

1 - comment, depuis de l'assimilation, émergent les opérateurs b et d. L'importance de ces opérateurs ne saurait être surestimée.

2 - comment, à partir des opérateurs b et d, on peut déterminer un opérateur « bord », noté ∇ , dont voici, sans explications, quelque formules, où « $a \rightarrow_{\varepsilon} b$ » se lit « a est assimilable à b du point de vue ε » :

$$\begin{aligned} X \downarrow \varepsilon &= \{x \in E ; \forall y (y \rightarrow_{\varepsilon} x \Rightarrow y \in X)\}, \\ X \uparrow \varepsilon &= \{x \in E ; \exists y (x \rightarrow_{\varepsilon} y \ \& \ y \in X)\}, \\ X \uparrow \varepsilon \subseteq Y &\Leftrightarrow X \subseteq Y \downarrow \varepsilon. \\ \nabla^{-}_{\varepsilon} X &= X \setminus [(X \downarrow \varepsilon) \uparrow \varepsilon], \\ \nabla^{+}_{\varepsilon} X &= [(X \uparrow \varepsilon) \downarrow \varepsilon] \setminus X. \end{aligned}$$

A ce moment-là, la logique de l'excès envisagée sera très proche de la Logique Spéculaire : $(X \uparrow \varepsilon) \downarrow \varepsilon$ vaut pour $X^{d\varepsilon}$, et $(X \downarrow \varepsilon) \uparrow \varepsilon$ vaut pour $X^{b\varepsilon}$. La nouveauté est donc de fournir l'interprétation de $X^{d\varepsilon}$ et $X^{b\varepsilon}$ à partir des données d'assimilations $a \rightarrow_{\varepsilon} b$, et, apparemment en se passant a priori de l'idée abstraite de site et faisceau en icelui.

C'est donc ainsi, à partir de ces notations¹³ de flèches $a \rightarrow_{\varepsilon} b$, interprétables comme assimilations explicites ou implicites, que l'on peut proposer un calcul de bord dont l'écriture forme des traces du jeu des sujets entre logique et acte, et spécialement de l'exercice de l'excès de l'acte sur le logique. Quelque chose du même&change, quelque chose du rythme. L'assimilation écrite d'une flèche reste encore interprétable, soit comme marquant du même, soit comme marquant du change, mais, au moment de son écriture le choix interprétatif est suspendu, tout comme l'interprétation d'une lettre en algèbre comme renvoyant à du connu ou à de l'inconnu est une question en suspend, sans effet immédiat sur les calculs, quoique pleine d'effets seconds.

¹³ L'amateur de topos n'omettra pas ici de penser, surtout s'il se rappelle nos remarques plus haut sur la question du bord, du trop et du trop peu, qui conduiraient à la question du « très », aux idées de Jean Bénabou sur les *Ensembles Empiriques* (ou Ω -ensembles), où l'on manipule pour commencer des écritures du type $a =_i b$, et où une jolie théorie du « très » est mise en place.

9. ASSIMILATION ET RYTHME. Donc, depuis l'assimilation, quelque chose est possible à propos de l'acte, considéré, face au logique, comme la question de l'excès, du franchissement d'un bord. Techniquement, en nos modèles, il s'agira de jeux algébriques avec les écritures de bords. Et, pour commencer, au n°1, nous relierons cette question à celle du croisement de l'acte et du logique sous condition de l'alternative du même&change, question elle-même liée alors à l'enjeu d'une théorie du rythme. Nous avons aussi, plus loin, rappelé, comme point de départ éminent, les travaux de Roubaud et Roubaud, et Cie, en termes de « flèches », à propos de la théorie du change. Nous avons souligné justement que, à nos yeux, un point essentiel alors oublié est *l'équivoque de l'interprétation de la flèche*, entre le même et le change justement. Par cette équivoque on dispose de la ressource littérale à mettre en œuvre sans s'en rendre compte, par laquelle la pulsation entre l'identité close et la différence ouverte, comme on en parle au n°2, peut, en acte, avoir lieu.

Retenons donc que l'assimilation, et les calculs de bords qui s'ensuivent, cela vaut comme jeu littéral par où le même&change peut s'attraper. Pour le penser, on pourra donc poursuivre par la pensée de l'assimilation, en particulier par le développement de ce que nous avons avancé comme l'arrose d'événements. Particulièrement, il faudrait y méditer la « triplicité » de l'assimilation, laquelle se joue à travers les termes : remplacer, substituer, incorporer. Si l'on suit le fil de notre projet, si le même&change comme élément crucial du rythme est traitable par le calcul d'assimilations, alors la première question qui doit être examinée est celle-ci : quelle est la place, dans le rythme, des trois questions du remplacement, de la substitution, de l'incorporation ?

On doit alors ajouter à ces biais l'insistance de Lusson¹⁴ à présenter la théorie du rythme comme question, directement, - en faisant l'économie du détour *a priori* par le même&change et la pulsation de l'identité et de la différence -, de mises en places de considérations de mêmetés entre des systèmes de marquages, basées sur des homologies de rythmes, dans une combinatoire discrète. Ce qui serait peut-être incorporable à une théorie des régimes d'assimilation. Ce qui en tout cas marque pour nous, à l'envers, que la question de l'interprétation peut être envisagée dans le cadre de celle de l'excès de l'acte sur le logique, et relève ainsi des techniques d'assimilation.

¹⁴ Je renvoie ici à deux conférences de Pierre Lusson, des 14 et 28 mai 1999.